

# Coumeint sont lè fennès

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 38

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191875>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lo leindéman dè clia disputâie, que la fenna à Djan fasâi on petit buion, et que le lavâvè pè vai lo borné, sa vesena, qu'avâi oïu lè bramâies dè Djan, avâi einviâ dè savâi cein que l'avont z'u, kâ, vo sédè, lè fennès : l'ont pe couâite dè savâi cein que sè passè tsi lè z'autrès dzeins què dè recâodrè on boton dè tse-mise à lao z'hommo. Adon po tâtsi dè fèrè djazâ la fenna à Djan, le lâi fâ dinsè après avâi dévezâ dè çosse et dè cein : « Tot parâi, lè fennès qu'ont dâi z'hommo résenablio, que ne bâivont pas et que ne disputont pas, sont bin benhirâosès ! ne savont pas cein que l'ont. »

— Oh ! caise-tè, lâi repond la fenna à Djan, quand frequentont, sont plieins dè mâ et dè sucro, et on iadzo mariâ, sont plieins dè bordons et de vouipès.

### Coumeint sont lè fennès.

Se lè fennès ne bordenont pas coumeint lè z'hommo, n'est pas à derè que le gardéyont l'ao leinga à tsaud et que l'ao tapetta sâi cliaousa.

On bravo hommo, qu'allâvè totès lè demeindzès à l'église, dévezâvè on dzo avoué lo menistrè, et coumeint l'étoit bons z'amis, lo menistrè lâi demandâvè dinsè et dinsè coumeint on trovâvè que prédzivè.

— Eh bin vouaique, repond cè l'hommo, vo prédzi bo et bin, mâ voutrè prédzo sont pi on bocon trâo longs.

— Oh ! me n'ami, lâi fâ lo menistrè, ne veni pas mè gatâ mon pliési et mè gravâ dè prédzi à me n'èse, kâ dè tota la senanna n'é què cé momeint iò pouesso dévezâ sein que ma fenna mè copéyé lo subliet.

### Un jour de pluie.

PAR MARIE GUERRIER DE HAUPT.

Parler de la pluie et du beau temps... Est-il sujet de conversation plus banal, plus rebattu que celui-là ?

Cependant, pour peu qu'on veuille se donner la peine de réfléchir, on conviendra que c'est là un des thèmes les plus inépuisables ; sur lequel chacun peut, selon sa fantaisie ou les incidents particuliers de son existence, broder un nombre plus ou moins considérable de variations.

Qui oserait nier l'influence qu'un ciel gris ou ensoleillé exerce sur notre humeur, et par conséquent sur nos actions ?

A qui n'est-il pas arrivé de voir l'emploi de sa journée modifié par suite d'un changement de temps, d'une giboulée intempes-tive, ou d'un joyeux rayon de soleil déchirant un rideau de nuages noirs pour découvrir un coin d'azur ?

Heureux encore quand il s'agit seulement de l'emploi d'une journée !

On a vu des gens dont tous les projets d'avenir, tous les rêves de bonheur avaient été détruits par une ondée.

On en a vu d'autres sur qui cette même ondée avait fait pleuvoir autant de joies que de gouttes d'eau.

Ne riez pas ; et surtout ne *niez* pas. On en a vu !...

Demandez plutôt à Onésime Cascaret, et à Malvina Durandart, qui jadis fut sa fiancée.

Demandez-le au sergent Jacques Martial, et à la bonne demoiselle Durandart, tante de Malvina !

Ils se garderont bien de nier l'influence heureuse ou néfaste du temps sur les destinées humaines. Et ils ont pour cela des raisons péremptoires :

Malvina Durandart était fiancée, nous l'avons dit, à Onésime Cascaret, employé de commerce, honnête, travailleur, et bien vu de ses « patrons », qui venaient de le faire « monter en grade » et d'augmenter ses appointements.

De son côté, Malvina, élevée par la bonne tante Durandart, était la jeune fille la plus parfaite qu'on pût rencontrer : Jolie, ce qui ne gâte rien, elle était en même temps douce et bonne, excellente ménagère, adroite comme une fée, et soigneuse... Oh ! mais, soigneuse !... Ses toilettes les plus simples paraissaient des merveilles d'élégance tant elle avait l'art de les faire valoir et de les conserver ; tant elles étaient toujours, comme on dit vulgairement, « tirées à quatre épingles. » Le petit ménage de la tante Durandart faisait l'admiration de toutes les amies de la vieille demoiselle par l'aspect gracieux et confortable que la jeune fille savait lui donner.

La moindre apparence de désordre était insupportable à Malvina. Quelques grains de poussière oubliés sur un meuble suffisaient pour troubler sa quiétude, et un accroc ou une tache à ses vêtements avait à ses yeux l'importance d'une catastrophe.

Sa tante la plaisantait parfois, traitant ce soin excessif, cette propreté méticuleuse de ridicule manie.

Mais Onésime, prenant la défense de sa fiancée, déclarait la « manie » une qualité inappréciable.

Une femme soigneuse, disait-il, était pour un ménage le plus précieux des trésors ; et lui, habitué au désordre d'un appartement de garçon, se trouverait trop heureux d'avoir enfin un logis charmant et bien tenu comme celui de M<sup>lle</sup> Durandart.

Malvina souriait à son fiancé, et la tante n'osait plus rien dire.

Un jour, nos trois personnages sortirent de compagnie pour faire quelques achats. Le temps était splendide, Malvina étrennait une robe de soie, et tout le monde était d'humeur joyeuse.

Cascaret, par politesse, offrit son bras à la tante. Mais celle-ci, avec une douce malice, pleine de bienveillante indulgence, dit en souriant :

— Non, merci. Donnez le bras à Malvina. J'ai mon sac et mon ombrelle à porter, mes lunettes à ajuster quand il y a quelque chose à voir. Je préfère marcher seule.

Onésime se résigna sans peine à servir de cavalier à sa fiancée, et l'on se mit gaiement en route, sans trop se préoccuper des petits nuages qui de temps à autre interceptaient les rayons du soleil d'une façon assez peu rassurante.

— Pourvu que nous n'ayons pas de pluie ! dit pourtant la vieille demoiselle, interrogeant l'horizon d'un regard inquiet.

— Oh ! tante ; s'écria Malvina avec une

moue d'enfant gâtée, n'allez pas gâter cette bonne journée par de terribles prédictions !

— N'ayez crainte ! affirma Onésime, avec autant d'assurance que si les phénomènes atmosphériques n'eussent point eu de secrets pour lui ; je réponds qu'il ne pleuvra pas ! Si le soleil vous boude, c'est qu'il est dépité de se voir éclipsé par vous. Mais il n'aura pas la cruauté de se venger en appelant à son aide les nuages ennemis, et les ondées qui gêneraient votre charmante toilette.

Ceci dit, Onésime, évidemment enchanté de son petit discours, se redressa d'un air vainqueur. Malvina rougit d'orgueil ; et la bonne tante murmura, dans un à-parté admiratif :

— A-t-il de l'esprit, mon futur neveu !

Dieu qu'il a donc de l'esprit !

Cependant, malgré les affirmations rassurantes de Cascaret, le ciel s'assombrissait de plus en plus. Bientôt de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber ; puis un orage effroyable éclata, avec tant de violence que tous les piétons durent chercher un refuge sous les portes des maisons les plus proches.

Cascaret, presque aussi affolé que ses compagnes, les poussa au hasard dans une allée ouverte à chaque extrémité, et qui, la pluie et la grêle faisant rage, ne tarda guère à être inondée dans toute sa longueur.

— Nous avons bien mal choisi notre abri, remarqua la tante.

— En pareil cas on ne choisit pas, on prend ce qu'on trouve, répliqua sentencieusement le jeune homme, préoccupé de son pantalon gris-perle et de son chapeau neuf.

— Ma pauvre robe sera perdue ! soupira Madeleine. Et mes petits souliers mordorés ! Comment ferai-je pour marcher dans l'eau avec ?

— Nous prendrons une voiture, dit Onésime, touché de son chagrin.

— Si nous en trouvons une, pensa la tante, qui s'abstint de formuler à haute voix cette réflexion.

L'ondée ne semblait pas près de finir. L'orage avait cessé, mais le ciel restait gris ; et la pluie, qui tombait maintenant fine et serrée, allait vraisemblablement continuer pendant toute la journée.

— Impossible de rester ici ! fit la vieille demoiselle. Je commence à prendre froid ; et Malvina, beaucoup plus légèrement vêtue que moi, pourrait tomber malade. Monsieur Cascaret, nous ne sommes pas loin de la gare Saint-Lazare, et vous avez un parapluie ; essayez de nous trouver une voiture ; je voudrais déjà être rentrée rue Saint-Placide !

Onésime, après un coup d'œil de regret jeté sur son pantalon gris, ouvrit son parapluie sans répondre, et se dirigea vers la gare, en marchant avec précaution pour éviter d'éclabousser le fin drap gris, sur lequel les taches de boue devaient laisser des traces indélébiles.

— A la façon dont il s'y prend, je doute qu'il nous amène une voiture ! fit Malvina avec humeur. Il n'osera jamais courir sur la chaussée pour arrêter un cocher. Là !... que disais-je !... Voici un flacre vide qu'il a laissé passer sans le voir ! — Allons ! en voilà un second. Il appelle... Bon ! un jeune